

Merlin, le 21 septembre 2023 vers sept heures du matin, tu as mis fin à tes jours. Tu t'es jeté du septième étage de l'appartement que tu occupais à Marseille. Quand ils sont arrivés, les pompiers ont constaté que tu étais encore vivant. Après avoir défoncé la porte de ton appartement ils ont trouvé ton chien, un jeune golden retriever du nom de Shaika. Juste avant de sauter dans le vide tu as griffonné ce mot qu'on a trouvé sur la table :
« Garde Shaika avec toi Maman. »

Tu avais trente ans. Tu étais le fils unique de ma seconde fille, Rebecca. Tu étais mon petit-fils aîné. Tu m'appelais *Oma*. Il n'y a pas de mots pour dire notre douleur à ta mère et à moi. Je ne sais pas où chercher les mots. Où les trouver. Je suis là, entre ce terrible automne de l'année 2023,

ce 21 septembre où tu t'es donné la mort et cet hiver 2024 où je m'acharne à rassembler le moindre de tes écrits, à rechercher la moindre trace que tu aurais pu laisser. Je suis enchaînée à cette table pour faire savoir au monde que tu as existé. Je le fais pour ta mère, anéantie de chagrin, admirable de courage et de dignité.

Ta perte est une douleur sans nom. Tu as choisi de te donner la mort la plus violente qui soit. Sauter du septième étage au risque de ne pas mourir sur le coup. De toi, il reste une fenêtre grande ouverte, une chaise qui a servi de tremplin à ton envol. Rien n'a pu te retenir. Rien de notre amour, de notre estime. De notre reconnaissance. Rien n'a pu te retenir. Toi, qui avais le vertige tu as sauté du septième étage. Peut-être as-tu cru que tu avais des ailes. Tu n'avais pas d'ailes. Rien pour voler, sinon tes écrits que je me jure de sortir de l'ombre. Tu avais la beauté, la jeunesse, un visage où je lisais encore les expressions du tout petit enfant que j'ai si souvent porté dans mes bras.

Merlin, tu nous as tués.

Dans la pièce d'où je t'écris règne un certain désordre. Tu venais souvent m'y rejoindre. Aujourd'hui, j'espère y découvrir un mot que tu aurais laissé. Un signe. Un carnet. Je ne trouve rien. Il me faudra chercher encore. C'est l'hiver. Je t'écris par un jour glacial. Rebecca m'a confié Shaika pour quelques semaines. Il me faut poursuivre seule ce que nous avons commencé ensemble. Écrire. Je t'y ai toujours incité. Tu l'as fait un certain temps. Aujourd'hui, c'est à moi de rassembler tes pages égarées. Tes notes éparses. Ton refus d'avancer vers d'autres pages. D'autres mots. Toute cette colère rentrée en toi. Ce mal qui t'habitait. Ta bipolarité, ta schizophrénie affective, comme ils disaient. Et ils te bourraient de médicaments, que tu appelaes des *médocs*. Tu étais malade. Malade du suicide de ton père, qui s'est pendu alors que tu n'avais que quatorze ans.

Ton père était maniaco-dépressif. C'est ce qu'ils disaient aussi. Juste après son suicide tu es souvent venu habiter ici aux Louvières. Une très vieille maison entourée d'une forêt que tu aimais et où tu as passé une grande partie de ton enfance et de ton adolescence. Ici, t'attendait ta chambre en Bourgogne. Durant ces périodes, je t'ai encouragé à écrire. Tu avais alors seize ou dix-sept ans. Ces pages que tu ne m'as pas laissé le temps de relire avec toi, tu étais heureux à l'idée de les publier et que je t'écrive une préface. Dis, Oma, tu m'écriras une préface ? Maintes fois j'ai sauvé tes écrits de la destruction. Tu voulais les jeter au feu. Alors, j'ai caché tes feuillets entre les pages de gros dictionnaires. J'attendais de trouver un éditeur suffisamment audacieux qui veuille bien les publier. Des années se sont écoulées. Cet éditeur, je l'ai trouvé enfin. C'est Jacques Flament qui a déjà publié un court texte de toi dans un ouvrage collectif qui avait pour thème : *Le plus beau jour de ma vie*. Tu étais alors âgé de vingt-huit ans avec de nombreux séjours en hôpital psychiatrique derrière toi. Les drogues et les médicaments t'avaient abîmé. Tu n'étais déjà plus le très jeune homme dont je m'efforce de rassembler les textes figurant dans ce livre.